

Typs populaires de la Russe

Autor(en): **Almeras, Henri de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 2

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Types populaires de la Russie

Lorsque les Français voyagent en Russie, ce qui leur arrive quelquefois, une des choses qui les étonnent le plus, dans les classes populaires, si différentes des nôtres, c'est l'air de contentement qui s'épanouit sur tous les visages. Il faut peu de chose à ces petits industriels de la rue, à ces pauvres paysans, pour être heureux ou s'imaginer qu'ils le sont. Ils se résignent, sans se plaindre et même sans s'étonner, à l'humilité de leur condition et aux duretés de leur vie, si précaire, soumise à tant de hasards. Si les bœufs et les chevaux étaient capables d'exprimer leur opinion sur les travaux qu'on leur impose et les mauvais traitements qu'ils subissent, peut-être trouverait-on chez eux la même philosophie qui n'est à tout prendre qu'une ligique habitude du malheur et de la servitude.

Tandis que chez nous l'envie et la haine deviennent presque générales, tandis que dans les villes ouvrières et jusque dans les plus humbles hameaux se pose chaque jour davantage le redoutable et décevant problème de l'inégalité des conditions, les pauvres, en Russie, les pauvres, naïfs et doux, trouvent dans l'accomplissement de leur labeur quotidien de secrètes joies, respectent qui les méprise, aiment qui les rudoie et semblent sourire à la vie... qui ne leur sourit guère.

Cette âme d'un peuple fataliste et servile, que nous avons peine à comprendre avec notre instinct d'indépendance et de révolte, je crois qu'on la verra apparaître en examinant les curieuses photographies qu'a bien voulu envoyer pour le « Magasin Pittoresque », en les accompagnant

de très intéressantes notes, une Russe qui connaît admirablement son pays, M^{me} Eugénie de Zandzanevska. Mon rôle se borne à vous présenter ces photographies et à vous les décrire de mon mieux, en les commentant avec nos idées ou, si l'on veut, avec nos préjugés, à la française. Je ne suis qu'un montreur d'images.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par un assez gros personnage qui occupe une situation « élevée », un cocher de fiacre ou *isvotchik* de Moscou.



Cocher du fiacre



Garçon-aiguiser

Son élégance laisse à désirer et il est, m'assure-t-on, paresseux, grossier et ivrogne. Ces défauts se rencontrent fréquemment chez les cochers moscovites — je ne parle pas des nôtres — tandis que ceux de Saint-Petersbourg, ville aristocratique, de mœurs plus raffinées, se distinguent par une très grande politesse et une sobriété relative.

Avec sa figure bouffie et huileuse, son nez de kalmouk et ses cheveux plats, voici le remouleur ou, comme on l'appelle là-bas, le « garçon aiguiser ».

Il va de cour en cour, trainant sa manivelle, lançant d'une voix aiguë, presque comminatoire, son cri de guerre :

— Aiguisiez couteaux et ciseaux ! Aiguisiez !

A ce dur métier il gagne en moyenne deux ou trois francs par jour. S'il a été assez heureux ou assez habile pour obtenir la clientèle de plusieurs maisons riches, s'il réussit à devenir « l'aiguiser de Monsieur le cuisinier ou de Mademoiselle la cuisinière de Monseigneur le général Dourakine... ou de Monseigneur le prince Oursikoff », son avenir est assuré et sa fortune est faite. Il peut gagner jusqu'à deux roubles dans sa journée, c'est-à-dire près de huit francs.

Les bénéfices des « marchands de pâtés » sont moindres presque toujours, mais plus certains. Ces pâtisseries ambulants — vous en jugerez par celui que nous vous présentons — laissent beaucoup à désirer comme propreté, et ils ressemblent très peu à cet égard à leurs confrères parisiens, si soigneux de leur tenue. Les pâtés qu'ils débitent sont aussi peu engageants que possible — mais Dieu a créé le Russe pour montrer de quoi pouvait être capable l'estomac humain. Le paysan, l'ouvrier sont très friands de ces tartes massives, farcies de viande, de poisson au riz, de champignons séchés, assaisonnées d'oignons et de poivre, et qui ont, d'ailleurs, l'avantage de coûter que trois ou quatre kopeks, cinq ou sept centimes. Il faut avoir un cou-

rage à toute épreuve ou un appétit invincible pour avaler ces horribles mixtures. La vue seule donnerait à un Français une indigestion.

Ce « mercier ambulant », avec sa casquette d'invalides et sa barbe d'apôtre, a meilleure mine que son voisin, le marchand de pâtés. Il offre, à un degré remarquable, le type de la gravité, de la dignité sereine du petit peuple russe. Sur son pauvre éventaire, qui vaut, tout au plus, contenant et contenu, cinq ou six francs, il promène noblement, de quartier en quartier, de rue en rue, des pelotons de fil, des écheveaux de laine, des paquets d'aiguilles, des lacets. Parfois il s'arrête et une sorte de jambe de bois soutient l'éventaire. Le brave homme ne sait pas, comme nos camelots, faire un boniment, vanter avec une faconde intarissable des produits très médiocres. Il n'interpelle pas les ménagères qui se hâtent, il ne sollicite pas le passant. Il pense que son petit commerce est sous la protection de Dieu, et, avec confiance, il attend. A la même catégorie appartiennent la « marchande de bas », qui porte courageusement son lourd panier, et la « marchande d'indienne ». Admirez l'aimable sourire de cette petite vieille. Comme elle paraît contente de vivre ! Comme elle a l'air de croire qu'un des plus grands bonheurs en ce monde consiste à vendre de l'indienne !



Marchand de pâtés

Vieux habits! vieux galons! celui qui du matin au soir pousse ce cri d'appel et qui a été représenté ici avec son costume traditionnel, avec la longue houpelande, le bonnet de fourrure et les bottes, n'est pas un Russe, mais un Tartare, un *tatarine*.

De même qu'en France les Auvergnats sont de père en fils, charbonniers ou marchands de marrons, de même, chez nos amis et alliés, le Tartare a le monopole de l'achat et de la vente des vieux vêtements, de ce que Racine aurait hésité à appeler les « frusques ». L'ancien conquérant de la Russie est devenu — mémorable exemple des vicissitudes humaines — garçon de restaurant, équarrisseur ou « chand d'habits ». Comme il est très économe et très âpre au gain, il amasse parfois assez d'argent pour s'établir restaurateur. Aucun métier n'offre plus de facilité de faire fortune dans un pays où la moitié de la journée se passe à manger.



Mercier ambulant

Mahométan, le Tartare est peu estimé par les Russes, très attachés à leur religion. On le tolère sans l'aimer, parce qu'il s'est rendu nécessaire, parce qu'on ne peut se passer de lui. Il a, d'ailleurs, de grandes qualités. Sa propreté et sa sobriété le distinguent de la plupart des Russes de la classe populaire.

Nous avons vu défiler quelques-uns des industriels de la rue. Nous les avons surpris dans leur vie quotidienne. Transportons-nous maintenant dans la cour d'une *izba*, d'une petite ferme des environs de Moscou.

Autour du fermier et de sa femme sont groupés enfants, laboureurs et servantes. Coquettes ici comme partout, les jeunes filles ont revêtu, pour être photographiées à leur avantage, le fichu de couleur claire, le tablier blanc égayé d'une large bordure. Je constate qu'avec leurs yeux d'un bleu faïence, leur bouche trop grande, l'arcade sourcilière trop proéminente, qui endurecît la physionomie, elles sont loin d'être jolies. Rien de la beauté sculpturale des Italiennes, ou de la grâce, un peu factice, de la Française.



Famille de paysans



Marchande d'indienne



Vieux mendiant

Mais tout ce groupe respire je ne sais quoi de sain et de robuste.

Sur la *telega*, attelage rustique, une grande sœur est assise avec un enfant sur les genoux. La jeune fille sourit, mais le bébé semble préoccupé et soucieux. Il voudrait, on le devine, mettre son doigt dans le nez. Il n'ose pas. Le photographe l'intimide.

Ce sont de rudes travailleurs que ces paysans, mais qui savent se distraire. Les paysans fréquentent l'estaminet, les traktirs, où se débitent d'horribles boissons fermentées. Les jeunes filles, le samedi soir et la veille des jours de fête, se réunissent de toutes les fermes des environs, et au son monotone de l'harmonium, de la *garmonika*, forment avec les jeunes gens des « kharawod », des rondes plus bruyantes que gracieuses. On danse pour se marier, et quand on est marié on ne danse plus.

Souvent, une voix plaintive se fait entendre à la porte de la cour ou au seuil de la maison: *Podai'tye Krista rady!* Donnez, au nom du Christ!

C'est un mendiant qui demande l'aumône. Il est vieux et ridé. Sa vieille main, crevassée par le froid, tremble sur le long bâton qui soutient sa marche chancelante, sa marche éternelle. Un panier d'osier lui sert de garde-manger. Sa tunique de bure, battue par la neige et la pluie, est maladroitement rapiécée avec des ficelles. Sa longue barbe blanche, ses yeux pleins de résignation, de douceur et de rêve, lui donnent l'apparence d'un vieux saint sorti de sa niche. Et partout, dans ce pays, foncièrement bon et chari-

table, les mains se tendent vers sa misère. Pour lui les plus pauvres trouvent toujours un kopeck au fond de leur porte-monnaie, un morceau de pain dans l'armoire, un coin dans la large cheminée.

— Mange, petit père, chauffe-toi.

Ce vagabond sans foyer, pour lequel nos lois et nos mœurs sont si dures, il est là-bas celui qu'on ne doit pas repousser, le malheureux, le pauvre, — l'envoyé de Dieu. C'est pour cela que le meilleur, que le plus cordial accueil lui est partout réservé.

Henri d'ALMERAS.

L'Histoire de cinquante sous

Soyons indulgents pour ceux qui succombent à la misère ou à la tentation. Quel est le juste qui n'a pas été, au moins une fois, un tantinet filou?

Et voici comment on peut y venir.

La caisse ne payait que le lendemain. — Je cherchais donc au fin fond de ma bourse les moyens de passer les vingt-quatre heures qui me séparaient du bienheureux émargement. — J'étais sauvé! car une invitation en ville me garantissait mon dîner et il me restait encore cinq francs pour déjeuner.

Justement, j'avais très faim ce matin-là, et j'allais me rendre chez Brébant avec la ferme intention de dévorer mes cent sous jusqu'au dernier centime, quand on frappa à ma porte. C'était un camarade qui, ayant cru que le mois n'avait que trente jours, venait, la bourse vide, me faire un appel de fonds. Nous partageâmes fraternellement ma fortune.

Ainsi écornée de cinquante sous, ma pièce ne me permettant plus le splendide Brébant, je me dirigeai donc mélancoliquement vers un bouillon Duval.

Je touchais déjà la porte, quand je me sentis embrassé tout à coup par deux bras, en même temps qu'une voix joyeuse s'écriait:

— Ah! voilà une heureuse rencontre!

Et je reconnus un bon et aimable Danois dont j'avais fait la connaissance à Copenhague, où il m'avait choyé, fêté, hébergé, etc., enfin, une généreuse hospitalité que je m'étais bien promis de lui rendre à Paris, lors de son premier voyage.

Le moment était venu!... oui, mais je n'avais que cinquante sous!

Je lui aurais bien dit que je me rendais à une audience très pressée du Ministre, mais il m'avait malheureusement surpris sur le bouton de porte de l'établissement Duval.

— Tiens! vous entriez là? me dit-il.

Vous comprenez le frisson de crainte et l'hypocrisie du sourire avec lesquels je répliquai:

— Suis-je assez en chance pour que vous n'ayez pas encore déjeuné?

— Malheureusement, je sors de table... J'ai déjeuné... et amplement déjeuné, je vous le jure.

A cette réponse, mon cœur se dilata.

— J'entre avec vous, ajouta-t-il, nous causerons pendant votre repas.

Plein de confiance, je l'introduisis dans la salle.

Il me parla de Copenhague assez longuement pour que mon beefsteack eût le temps d'être cuit et servi devant moi par la fille de salle.

Je me penchais déjà pour le couper, quand tout à coup:

— Hé! hé! fit mon homme, mais ça m'a l'air appétissant!

J'eus froid dans le dos!...

Oh! cher lecteur, je vous l'affirme, je n'eus pas besoin de relever la tête pour lire la convoitise dans les yeux du Danois; au son de sa voix, j'avais deviné tout de suite qu'il allait compléter sa phrase par:

— J'en mangerais bien un!

— C'est un peu lourd après votre déjeuner, lui objectai-je.

— Bah! je digère mieux que l'autruche.

— ...Et un peu dur.

— Je mâche du fer, ajouta-t-il avec un sourire qui découvrit des dents si larges, si solides, et surtout si profondément plantées, que c'était à croire qu'il s'asseyait sur l'extrémité des racines.

Pendant qu'il donnait des ordres à la servante, je faisais mentalement ce calcul rapide: deux beefsteacks, 24... et 8 de vin; 32... et 6 de pain, 38!

De 38 à 50, j'avais encore 12 sous de marge.

Aussi, quand il se retourna, il me vit souriant, et, ma bouteille à la main, inclinant le goulot sur son verre pour lui faire partager mon vin.

Il m'arrêta vivement la main.

J'eus un instant le fol espoir qu'il préférerait l'eau.

— J'aime mieux la bière, déclara-t-il.

Il demandait à peine sa chope à la servante, que je m'étais déjà dit tout bas: « 38 et 7 de bière font 45! »

J'étais encore au-dessus de mes affaires, mais une vague inquiétude m'agitait: je n'envisageais pas précisément l'avenir avec cette sérénité d'âme de l'homme qui a cent mille livres de rentes.

Je mangeais lentement, lentement, lentement, dans l'espérance de voir mon convive s'impacienter et prendre son chapeau, car depuis longtemps son beefsteack avait disparu comme une simple pastille.

La fatalité fit que, sans qu'on lui eût rien demandé, la fille de salle — une zélée maladroite! — vint placer sur la table un triangle de fromage de Brie. Dans la prévision d'un malheur, je voulus d'abord résister, mais j'avais très faim, je vous l'ai dit; de plus, ma bourse me conseillait tout bas. « 45 et 3 de Brie, 48; tu peux encore y aller!... » Et puis, le Danois paraissait si occupé par son récit de voyage que, toutes ces tentations aidant, j'attirai fort doucement l'assiette d'enfant moi, en regardant bien mon homme dans les yeux pour ne pas détourner son rayon visuel sur l'assiette.

Hélas! J'avais compté sans l'arôme du Brie qui monta aux narines de mon terrible convive.

Il abaissa aussitôt son regard sur la table.

— Tiens! que mangez-vous donc là?

— Du Brie... un fromage du pays.

— Est-ce bon?

— Peuh! peuh! peuh! fis-je avec une feinte grimace de dégoût.

— Ma foi! tant pis! on voyage afin de s'instruire!

Plus prompt que l'éclair, je lui tendis l'assiette pour un partage.

Le misérable avait bon cœur!

— Non, dit-il, je ne veux pas vous priver... holà, servante, une nouvelle portion!

Cet ordre me retentit au cerveau, ma vue s'obscurcit, et à mes oreilles qui tintaient, j'entendis la voix d'une sévère arithmétique qui me sifflait: « 48 et 3 font cinquante et UN!... »